LA MORT

DE

VINCENT MALIGNON,

Agent national de la commune de Clays, département de l'Ardêche,

Trait hiſtorique, en un Acte & en vers,

Par GOSSE, citoyen français;

Représentée, la première fois, le 9 vendémiaire, an 3 républicain, sur le théatre de Nantes.



A NANTES,

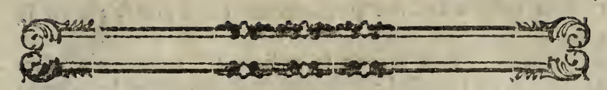
De l'Imprimerie constitutionnelle de P.-F. HÉRAULT, rue de la Fosse, nº. 11, vis-à-vis la Bourse;

Et ſe trouve chez BRUANT, Libraire, place de l'Égalité, no. 2.

3.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MALIGNON père.	Le citoyen Azéma.
La Cit. MALIGNON.	La cit. Louiſe Cauvin.
MALIGNON fils.	La cit. Burgère cadette.
CLÉMENT.	Le citoyen Folleville.
UN INCONNU.	Le citoyen Huet.
UN MILITAIRE.	Le citoyen Lefebvre.
UN PAYSAN.	Le citoyen Robert.
UNE PAYSANNE.	La cit. Burgère aînée.

La Scène ſe paſſe dans la Commune de Clays.



EXTRAIT DU RAPPORT

DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

Sur l'assassinat de Vincent Malignon, Agent national de la commune de Clays, département de l'Ardèche.

UNE révolution comme la nôtre, que les derniers excès du vice & de l'oppression ont amenée, ne peut être qu'un combat à mort entre le crime & la vertu.

Le succès n'est point douteux, mais la lutte est pénible; & trop souvent il faut déposer sur des tombeaux quelques-uns des lauriers destinés à parer le triomphe de la République.

Eh! comment la vertu n'aurait-elle pas des martyrs, si le crime la manace, s'il déploie contre elle les ressources de la perfidie & les attentats de la fureur! Inébranlable dans ses devoirs, elle n'oppose aux complots que la prudence & la justice; aux menaces, qu'un courage à tout épreuve; aux dangers, qu'un dévouement sans bornes.

Mais, lorsque la vertu, modeste & sans défiance, s'oublie elle-même, le peuple vous charge de la défendre, de la couronner, de la venger.

D'une main vous tenez les palmes qu'il destine à l'homme de bien; de l'autre, les foudres qu'il lance sur les coupables.

Je viens vous presser de déployer ce double pouvoir.

Dans une des sections de la République, appellée le département de l'Ardèche, & à peu de distance de la plaine de Jalès, existe une commune où l'amour de la révolution n'a jamais pu s'acclimater: c'est la commune de Creuzières, ci-devant Saint-André.

Les habitants de cette contrée criminelle portèrent toujours avec répugnance le signe sacré de ralliement des hommes libres: ils firent plus, ils foulèrent aux pieds la cocarde tricolore, & l'infame cocarde blanche y fut arborée dès les premiers temps des combats pour la liberté. C'est là que le traître Dusaillant a tramé ses complots;

c'eſt là qu'il a recrûté publiquement ſon armée ; c'eſt là qu'il a rencontré des ſcélérats dignes de compoſer ſon état-major ; c'était là que ſe ralliaient les conjurés ; c'eſt de là que ſont ſortis les brigands qui ont aſſiégé le château de Banne.

Cependant, au milieu de cette tourbe perverſe, l'on diſtinguait deux patriotes purs & courageux, *Vincent Malignon* & ſon fils.

Preſque ſeul pour la cauſe du peuple, *Malignon* père veut détromper ſes concitoyens égarés : Duſaillant craint les effets heureux des inſtructions de *Malignon* père, & du zèle de *Malignon* fils ; il les fait enlever & jetter dans un cachot. Ils y demeurent long-temps ſous la main cruelle des traîtres : enfin, ils parviennent à s'échapper, ſe refugient d'abord dans d'épaiſſes forêts, &, à travers mille dangers, rejoignent l'armée des patriotes.

L'orage ſe diſſipe ; les brigands périſſent ou ſont diſperſés ; leurs chefs ne ſont plus ; & les braves *Malignon* reviennent dans leurs foyers. Mais, par une fatalité inexplicable, leur maiſon était devenue la proie des flammes au milieu de l'embrâſement auquel l'armée avait livré la commune de Creuzières, ce repaire dangereux de contre-révolution.

Vous vous êtes hâtés de réparer ce malheur, & vous avez accordé une indemnité au patriote *Malignon*.

Il ſemblait qu'après tant d'épreuves, *Malignon* père allait goûter en paix les fruits de ſa perſévérance & de ſa vertu ; mais il était réſervé à un ſort plus glorieux ; il était digne de périr pour la cauſe pour laquelle il avait tant ſouffert, & ſes perfides compatriotes étaient bien faits pour devenir ſes aſſaſſins.

Il avait été nommé procureur de la commune de Creuzières. Doux ſans molleſſe, ferme comme la loi, il exerçait ſes fonctions en véritable magiſtrat du peuple. Survint le décret du 23 août, qui appellait une partie des citoyens à l'honneur de défendre la patrie. Le fils de Malignon, hors de la requiſition par ſon âge, veut donner l'exemple à ſes concitoyens : il s'enrôle & part. Les jeunes gens de ſa commune, forcés d'obéir à la loi, partent auſſi ; mais, infectés de royaliſme, c'eſt pour eux un tourment de demeurer ſous les drapeaux de la liberté ; ils abandonnent lâchement leur poſte, & retournent dans leur commune

s'unir à ceux qui formaient des vœux contre la prospérité de la République.

Malignon, comme agent national, devait dénoncer cette violation de la loi au district de Tenargues ; il le fait avec son courage ordinaire : quelques lâches sont saisis, les parents qui leur avaient donné asyle sont arrêtés. L'effroi s'empare aussitot des coupables, ils ne voient plus de ressources que dans le cœur bon & généreux de *Malignon ;* ils courent lui exprimer leur repentir, & le prier de solliciter leur grace.

Malignon se laisse toucher ; il vole au district de Tenargues, l'invite à oublier une faute qu'effacent des regrets sincères, & revient leur annoncer leur pardon : on leur délivre des feuilles de route pour rejoindre l'armée.

Vous pensez peut-être que bientôt, au champ de l'honneur, ils laveront, dans le sang des ennemis de la République, la faute d'avoir oublié un moment leurs devoirs ; vous connaîtriez mal les cœurs ulcérés d'aristocratie ; ils sont capables de feindre, ils sont incapables de tout sentiment de vertu.

Les lâches, qui venaient de laisser couler des larmes hypocrites, essaient de nouveau d'échapper à la requisition ; mais, désespérant de tromper une seconde fois leur généreux bienfaiteur.... ô comble de la scélératesse!.... ils projettent de l'assassiner.

Le 2 floréal, vers les dix heures du soir, *Malignon* revenait du chef-lieu de la commune ; il était à cinquante toises de la dernière maison, lorsqu'un coup de feu l'atteint & le renverse.

Ses meurtriers n'attendent pas qu'il ait rendu le dernier soupir ; ils s'emparent de son corps expirant & ensanglanté, avec une fureur qui n'a d'exemple que parmi les tigres, le traînent à six cents toises plus loin, & le plongent au fond d'un précipice, où ils cherchent à ensevelir, dans un éternel oubli, & leur forfait & leur victime. Mais la trace du sang les trahit ; elle conduit les patriotes à la tombe du malheureux *Malignon*, & leur crie de punir ses assassins.

Au premier bruit de cet événement affreux, l'indignation & la douleur s'emparent de toutes les ames. Les administrateurs du district, mus par un sentiment qu'ils ne peuvent comprimer, oublient un moment qu'à la Con-

vention ſeule appartient de décerner les honneurs publics, au nom du peuple entier; qu'elle ſeule doit régler la diviſion du territoire de la République. Ils ordonnent que le précipice qui recèle le corps de *Malignon* ſera comblé; qu'une pyramide élevée au-deſſus tranſmettra à la poſtérité ſon nom avec le récit du crime qui l'a privé du jour.

Ils font ſaiſir les ſcélérats ſur leſquels tombent de juſtes ſoupçons: ils ordonnent l'anéantiſſement d'une commune qui n'a produit que des monſtres, & qui n'a pu ſouffrir ſur ſon territoire la préſence d'un ſeul homme de bien.

Le comité de ſalut public, qui eſt inſtruit à l'inſtant, donne des ordres; un commiſſaire ſe tranſporte ſur les lieux; les faits ſont recueillis, & un plus grand nombre de prévenus arrêtés.

Cependant, que faiſait le jeune *Malignon* pendant ces ſcènes d'horreur, qui, en lui enlevant ſon père, répandaient le deuil & la déſolation dans ſa famille? Il verſait généreuſement ſon ſang pour ſa patrie; il venait de perdre le poignet gauche en combattant les farouches Anglais à Toulon. Ses frères d'armes, qui voient ſon ſang couler, l'invitent, le preſſent de ſortir des rangs; mais lui, qui ne croit pas qu'un Français doive quitter vivant le champ de l'honneur, répond avec une fierté républicaine, digne du patriote auquel il devait le jour: « Le bras droit me reſte; c'en eſt aſſez pour manier mon ſabre; laiſſez-moi, je veux auſſi frapper les ennemis de mon pays». Et il s'élance de nouveau au milieu des haſards.

O ſaint amour de la patrie! ô vertu! voilà les hommes que vous formez. Comment ſe trouve-t-il des cœurs aſſez dépravés, pour préférer à vos divins attraits les remords déchirants d'une conſcience dont s'eſt emparé le crime!

Vous ne laiſſerez pas, citoyens, tant de vertus ſans récompenſe. La mémoire de *Malignon* père eſt chère à la patrie, la patrie s'empreſſera de l'honorer: ſon épouſe, ſes enfants, peu favoriſés de la fortune, doivent retrouver dans la munificence nationale l'appui qu'ils ont perdu. *Malignon* fils, riche de ſes vertus & de celles de ſon père, doit avoir part auſſi aux bienfaits de la République. Déjà ſa valeur l'a placé au grade de lieutenant; mais vous penſerez ſans doute qu'il a droit à une autre récompenſe, & vous vous empreſſerez de lui donner un témoignage éclatant de la reconnaiſſance publique, en faiſant écrire à ſa famille une lettre de ſatisfaction par votre préſident.

Repréſentants du peuple, patriotes, vous tous, amis ſincères de la liberté, ſongez que l'union ſeule fait votre force; ſerrons-nous plus que jamais, ſoyons ſourds à toutes les ſuggeſtions, pourſuivons ſans relâche la faction qui veut perdre la liberté; regardons, frappons comme ennemi du peuple tout ennemi du gouvernement révolutionnaire, qui le défend des attentats de la tyrannie; et cependant, honorons et vengeons ceux qui ſont tombés ſous ſes coups victimes de leur dévouement héroïque.

Projet de décret :

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſon comité de ſalut public, décrète :

ART. Ier. Le nom de *Vincent Malignon*, agent national de la commune de Creuzières-Saint-André, aſſaſſiné lâchement par d'infames contre-révolutionnaires, le 2 floréal de l'an II de la République françaiſe, ſera inſcrit ſur la colonne du Panthéon.

II. La Convention nationale charge ſon préſident d'écrire une lettre de conſolation à la famille de ce martyr de la liberté, dans laquelle le préſident exprimera en même temps la ſatisfaction de la Convention pour la conduite héroïque que *Malignon* fils a tenue au ſiége de Toulon.

III. La veuve et les enfants de *Vincent Malignon*, jouiront d'une penſion de 300 liv. chacun, payable par quartier & d'avance, ſur la préſentation du préſent décret, à compter du 2 floréal dernier, jour de l'événement affreux qui les priva de leur époux et père.

IV. Tous les individus arrêtés comme prévenus d'être les auteurs ou complices de l'aſſaſſinat de Vincent Malignon, ſeront traduits au tribunal révolutionnaire, pour y être jugés ſans délai. L'accuſateur public fera les diligences néceſſaires pour découvrir les autres auteurs & complices de cet attentat, & les fera pareillement traduire au tribunal révolutionnaire pour y ſubir auſſitôt leur jugement.

V. Le nom de la commune de Creuzières-Saint-André eſt ſupprimé, & remplacé par la dénomination de la commune de Clays, du nom de la rivière qui arroſe ſon territoire.

VI. L'inſertion du préſent décret au Bulletin tiendra lieu de publication.

Ce décret eſt adopté.

LETTRE

DU

PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE

A la famille de Malignon.

VINCENT MALIGNON, martyr de la liberté, eſt mort pour ſon pays; mais il vivra éternellement dans la mémoire des hommes. La convention nationale, en décernant au courageux magistrat du peuple les palmes immortelles des vertus civiques, s'eſt empreſſée de placer ſous le glaive de la loi les meurtriers de ce généreux républicain. Le décret qui décerne les honneurs publics à Vincent Malignon, et qui ordonne la prompte punition des auteurs de l'attentat commis ſur ſa perſonne, a conſacré en même temps, et le droit que chacun de vous avait à la bienfaiſance nationale, et à la ſatisfaction que je ſuis chargé d'exprimer au jeune Malignon, pour la conduite héroïque qu'il a tenue au ſiége de Toulon. Vous trouverez, les uns et les autres, dans le ſouvenir des actions vertueuſes d'un père, et dans le généreux dévouement d'un fils digne de lui, une conſolation réelle, et cette idée touchante et ſublime que Vincent Malignon et ſon fils ont mérité et obtenu la reconnaiſſance de la patrie.

Signé, ÉLIE LACOSTE, *préſident de la Convention nationale.*

La Convention approuve cette lettre.



LA MORT



LA MORT DE MALIGNON,

AGENT NATIONAL,

Trait hiſtorique, en un acte & en vers.

Le theatre reprèſente l'intérieur de la maiſon de Malignon. Le jour ſe lève. A la gauche eſt un ſecrétaire, & à la droite une table ſur laquelle eſt une écharpe.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALIGNON, *ſeul à ſon bureau.*

LE jour parait. Tandis que le riche ſommeille,
Le Magiſtrat reprend le travail de la veille;
Pour l'intérêt du peuple il hâte ſon réveil,
Et ce bonheur vaut bien le plaiſir du ſommeil.
Tous les jours, au mépris de la loi la plus ſage,
Des avides marchands dérobent le partage
Que la terre commune accorde à ſes enfants :
Le peuple ſouffre encor. C'en eſt fait, il eſt temps
De punir les auteurs d'une autre tyrannie :
L'avarice détruit l'amour de la Patrie.

Mais, où ſuis-je? en quels lieux? que vois-je autour de moi?
Chacun adroitement ſe dérobe à la loi :
Je me ſens entouré de tyrans & d'eſclaves.
Eh bien, c'eſt au danger qu'on reconnaît les braves,
Malignon, continue & ſert la Liberté.
Déjà les Duſſaillant ont connu ta fierté ;
De ces conſpirateurs tu méritas la haine :
Ils ne t'ont fait porter qu'une honorable chaîne.
Et toi, lâche français, toi, que j'ai dénoncé,
Toi, qui, loin d'imiter le courage empreſſé
De ces jeunes héros marchant vers la frontière,
Rampe ſans nul remords ton front dans la pouſſière,
Sans-doute, tu me hais, je fais ton déſeſpoir ;
Mais j'ai dû par ta haine acheter mon devoir.
Que je m'eſtime heureux! mon fils eſt à l'armée,
Il défend au midi ſa patrie opprimée ;
Il n'a point imité nos lâches habitants,
Qui des nouvelles loix paraiſſent mécontents :
Malgré ſon âge, il marche, il expoſe ſa vie.
A-t-on beſoin de loix pour ſervir ſa patrie ?
Je ſuis heureux, je vois encor mon autre fils,
Que mon épouſe forme à l'amour du pays ;
La liberté toujours eſt leur plaiſir unique,
Et ma famille entière eſt à la République.
Il eſt encor un bien auquel je ſuis lié,
C'eſt la reconnaiſſance & la douce amitié.
Hélas! il eſt trop vrai qu'au moment où nous ſommes,
L'intérêt ſeul unit ou diviſe les hommes ;
Mais l'ami, dont les ſoins ont droit de me toucher,
Dans le fond des cachots eſt venu me chercher,
Et l'homme, me dit-il, en calmant ma miſère,
N'eſt pas républicain, s'il n'eſt ami ſincère.

Mais, voyons mon travail.

(Il prend un papier.)

Des ouvriers brûlants
D'offrir à leurs pays leurs bras & leurs talènts,
Desirent fabriquer l'arme de la Patrie,
Et font passer le fruit de leur bonne industrie :
C'est une bayonnette.

(Il prend une bayonnette placée sur le bureau.)

Arme chère aux français !
Qui punit dans leurs mains les rois & leurs sujets,
La liberté te doit son règne qui s'avance,
Et je te vois toujours avec reconnaissance.
Et vous, bons ouvriers, dont les utiles soins,
De nos braves soldats préviennent les besoins,
Je vous estime plus que cette foule d'hommes
Cherchant à profiter des troubles où nous sommes :
Pour l'idole du jour ils brûlent leur encens ;
Tour-à-tour on les voit terribles, bienfaisants.
Leur cœur est vicieux, si leur bouche est savante,
Et le crime est caché sous la phrase éloquente.
Mais à nos ouvriers voyons ce que j'écris.

(Malignon écrit.)

Vous offrez mes amis
Votre travail à la patrie,
Je l'accepte pour elle & je vous remercie ;
Je donnerai mes soins à ce projet,
Mon devoir me l'ordonne & la loi le permet.

(Il cachète la lettre & la met à part.)

Poursuivons mon travail & voyons ce billet.

(Il prend un autre papier & lit.)

Mon fils est mort en servant sa patrie,

Et toujours par ses mains sa mère fut nourrie ;
Les habitants sont tous témoins
De ma misère & de ses soins.
Si la loi protége une mère
Dont le fils a versé son sang dans les combats,
Faites que l'on soulage au plutôt ma misere :
Mon fils est mort au rang des bons soldats,
Et je manque du nécessaire.
Je puis la secourir. O glorieux emploi !
Qu'il est doux de verser les bienfaits de la loi !
Ecrivons. *Viens me voir, ô malheureuse mère !*
Ton fils nous a laissé la dette la plus chère :
Ton pays saura l'acquitter,
En te donnant ce qu'ont pu mériter
Son courage & ton caractère.
Ton sort ne peut être oublié :
Les loix de la patrie ont de la piété.
O vous, qui nous parlez sans cesse de la peine
Que nous devons au temps, & qu'une place entraîne,
Croupissez en secret dans la tranquillité.
Le plaisir vif & pur dont je suis affecté,
En pensant que je vais soulager une mére,
Est indigne de vous, & ne saurait vous plaire.
Mais on vient.

SCÈNE II.

MALIGNON, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

MALIGNON.

MES amis, que voulez-vous ? parlez,

LE PAYSAN, *d'un air timide.*

Nous venons vous prier....

MALIGNON.

Que vois-je ! vous tremblez !
Allons, remettez-vous, parlez en assurance.

LE PAYSAN.

Mais, nous vous dérangeons....

MALIGNON.

Votre crainte m'offense:
Mon temps n'est point à moi, je le dois à tous ceux
Que l'intérêt public peut conduire en ces lieux.

LE PAYSAN.

Ah, vous êtes si bon !....

MALIGNON.

Mes chers amis, de grace,
Finissez, & jamais ne flattez l'homme en place.
Autrefois l'homme pauvre, aux pieds des magistrats,
Suppliait des tyrans qui ne l'écoutaient pas,
Il mesurait son ton, son air & son langage.
La liberté défend ce méprisable usage.
Les loix de la nature & de l'égalité
Doivent conduire l'homme à la fraternité.
Asseyez-vous, parlez.

LE PAYSAN *s'assied avec sa fille.*

Cet enfant est ma fille ;
Avec elle deux fils font toute ma famille.
Nous tenons une ferme, & depuis soixante ans
Elle sert à nourrir le père & les enfants ;
Mais aujourd'hui le sort trompe mon espérance,

Et nous manquons de tout au fein de l'abondance.

MALIGNON.

Je prévois le motif qui vous conduit chez moi,
Et d'avance je lis mon refus dans la loi.
Les décrets ont mandé tes fils à la frontière,
Tous deux ils ont fuivi la jeuneffe guerrière,
Et tu viens aujourd'hui réclamer des enfants
Dont les bras deviendraient utiles à tes champs.
Bon vieillard, je ne puis céder à tes prières.

LE PAYSAN.

Il eft vrai, mes deux fils fe battent aux frontières;
Mais ce n'eft point la loi qui vint les appeller:
D'une plus belle ardeur on les a vu brûler.
Depuis l'heureux moment où tomba la Baftille,
Ils ont pour leur patrie oublié leur famille:
Le jour de leur départ pour moi fut un beau jour,
Et je ne penfe pas demander leur retour.
Je me dis tous les jours: mes fils font à l'armée,
Mais ma famille eft libre & n'eft plus opprimée:
Un infolent feigneur ne vient plus dans mes biens
Me faire refpecter fes valets & fes chiens;
De fon gibier mes champs ne font plus la pâture,
Et la patrie, enfin, me rend à la nature.

MALIGNON.

Tu penfes bien, vieillard.

LA PAYSANNE.

Ah! malgré ce difcours,
Il chérit fes enfants & les pleure toujours.

LE PAYSAN.

Oui, j'aime mes enfants, mais leur gloire m'eft chère.

MALIGNON.

On peut être à la fois patriote & bon père ;
La douce liberté resserre ce lien,
Et qui n'est pas bon père est mauvais citoyen.
Qui prend soin de tes biens quand tes fils à la guerre ?...

LE PAYSAN, *montrant sa fille.*

Voilà le laboureur qui cultive ma terre.

LA PAYSANNE.

Mes frères m'ont quittée, & depuis leur départ
Le travail de nos champs n'a point eu de retard :
A ce travail toujours je me suis exercée,
Et quoique la saison ne soit pas avancée,
Elle paraît déjà prévenir nos besoins.
Oui, cet épi de bled, cultivé par mes soins,
Que je viens vous offrir, en est la preuve sure.
(*Elle donne à Malignon un épi de bled qu'elle a caché jusqu'alors sous son tablier.*)

MALIGNON.

J'accepte avec plaisir ce don de la nature.
(*Il considére l'épi.*)
Qu'il est beau cet épi ! quelle fécondité !
La nature s'entend avec la liberté.
Va, ne quitte jamais la consolante idée,
Que, lorsque par tes mains la terre est fécondée,
Tu donnes un exemple utile & glorieux.
Mais, venons à l'objet qui vous mène en ces lieux.

LE PAYSAN.

Je t'ai dit que ma ferme était mon espérance,
Qu'elle me promettait la plus grande abondance,
Qu'à l'aide de ma fille & de quelques amis,

J'ai pu jufqu'à ce jour en préparer les fruits.
Le moment de cueillir le produit de ma peine
Vient; mais pour en jouir je fuis trop à la gêne.
J'ai penfé que celui qui doit tout partager,
Que mon propriétaire aurait pu m'obliger ;
Mais j'étais dans l'erreur, &, malgré ma prière,
Il ne m'a point donné cette avance légère.
Je ne puis m'en paffer, & je viens aujourd'hui
Au fein de l'abondance implorer un appui.

MALIGNON.

Et ton propriétaire eft-il riche ?

LA PAYSANNE.

Il poffède
Une fortune immenfe.

MALIGNON.

Et refufe fon aide
A celui dont les mains fervent à le nourrir,
Et qui par fon travail ne peut que l'enrichir !
En voyant cet orgueil, en voyant ta mifère,
Je ne puis retenir ma trop jufte colère.
O malheureux vieillard, je ferai ton appui !
Je vais lui préfenter ce que tu fais pour lui,
Les égards qu'il devrait à ta digne famille,
A tes braves enfants, à cette aimable fille.
Je puis avec raifon lui tenir ce difcours :
Ce vieillard a deux fils, ils défendent tes jours,
Ils te fauvent, ingrat, des horreurs de la guerre,
Et le père & la fille ont labouré ta terre :
Chacun de la famille eft un nouveau foutien
Qui défend à la fois & ta vie & ton bien.
Cœur dur ! homme infenfible ! ah, réveille ton ame,
Que

Que la fraternité la ſurprenne & l'enflamme.
Aime le pauvre, il eſt ton frère & ton appui;
Riche de ſes ſueurs, tu ne vis que par lui.
Ouvre ta bourſe, & donne à ce vertueux père
Les moyens d'arracher ſon tribut à la terre.
Mais, que dis-je? où m'emporte un deſir exalté?
Quoi! j'irais violer les loix, la liberté!
Qu'irai-je demander à cet homme barbare?
Me verra-t-on, rempli d'un ſentiment biſarre,
Porter dans ſon aſyle une étrange fureur,
Et recevoir un don qu'il ferait par terreur!
Non, je ne le dois pas: un magiſtrat fidèle,
Lorſque la loi ſe tait, doit ſe taire avec elle.
Comment donc obtenir?... Irais-je ſupplier?....
Non, non, à cet excès je ne puis m'oublier.
Un magiſtrat prierait un lâche, un égoïſte!

LA PAYSANNE.

Sans doute à ſon refus ſon lâche cœur perſiſte,
Et ce n'eſt plus de lui que j'attends du ſecours.

LE PAYSAN.

Oui, nous pouvons trouver un plus digne recours.

MALIGNON.

Eh bien, expliquez-vous, quelle eſt votre eſpérance?

LE PAYSAN.

La commune pourra nous faire cette avance.

MALIGNON.

Je ne puis à ces fonds donner un tel emploi,
On ne doit les placer qu'en vertu de la loi.

LE PAYSAN.

Qu'allons-nous devenir ?

LA PAYSANNE.

Console-toi, mon père ;
Il vaut bien mieux plutôt supporter la misère,
Que de souffrir du riche un insolent mépris :
Leurs secours, je le sens, sont trop chers à ce prix,
Et je t'engage encor, malgré notre infortune,
A n'accepter d'argent que de notre commune.
Elle refuse : eh bien, il faut tout oublier,
Et, pour nous consoler, il vaut mieux travailler.
Ne perdons pas de temps.

MALIGNON.

Que j'aime à vous entendre !
Oui, des présents du riche il faut bien vous défendre ;
Le travail, mes enfans, est un ami constant,
Dont le produit jamais ne peut être insultant.
Mais, je vois cependant qu'en cette circonstance,
Pour acheter des bras il vous faut une avance.
Fixez-là : que faut-il ?

LE PAYSAN.

Un billet de cent francs
Paierait nos journaliers, & nous rendrait contents.

MALIGNON, *tirant son porte-feuille.*

Le voilà.

LE PAYSAN.

Mais comment ?....

MALIGNON.

D'où naît votre surprise ?

LA PAYSANNE.

Nous recevrons ce don, ſi la loi l'autoriſe.

MALIGNON.

Amis, que dites-vous? vous pourriez inſiſter!
Vous m'eſtimez aſſez, je crois, pour accepter.
Je ne ſuis point ce riche indolent & barbare,
Qui reçoit vos ſueurs, qui de vous ſe ſépare;
Je ſuis un magiſtrat chargé de vous ſervir,
Et qui jamais n'éprouve un auſſi doux plaiſir,
Que lorſqu'il peut agir comme le meilleur père.

LE PAYSAN ET SA FILLE ENSEMBLE.

Ah, vous êtes....

MALIGNON.

Eh bien, je ſuis.... je ſuis ton frère.
Ne vous étonnez plus de ma vive amitié :
Ce plaiſir vif & pur, chez les rois oublié,
Que grimacent les grands, que ſingent les deſpotes,
N'eſt fait, mes bons amis, que pour les patriotes.
Mais cet enfant l'a dit, ne perdez pas de temps;
Retournez au travail & cultivez vos champs.

LE PAYSAN.

Ah, recevez du moins notre reconnaiſſance.

MALIGNON.

Je ſers, en vous ſervant, la publique eſpérance.

LA PAYSANNE.

En travaillant mon cœur répétera ton nom.

LE PAYSAN.

Nous penſerons toujours au brave Malignon.

MALIGNON.

Ne penſez point à moi, ne penſez point aux hommes.
(Le Payſan & ſa fille ſortent.)

MALIGNON *ſeul.*

Etrange opinion au moment où nous ſommes,
Qui fait que l'on s'attache à des individus !
Cette erreur prouve bien l'abſence des vertus.
On admire celui qui réſiſte à l'orage,
Et l'admiration amène l'eſclavage.
Mais mon ami paraît, profitons du moment;
Sortons pour une affaire. (*Il ſort.*)

SCÈNE III.

CLÉMENT *ſeul.*

AVEC empreſſement
Je viens voir Malignon & partager ſon zèle.
Mais il repoſe encor; je porte une nouvelle
Qui ne peut qu'affliger mon ami malheureux :
Le plus mauvais eſprit domine dans ces lieux,
Les jeunes gens.... On vient.

SCÈNE IV.

CLÉMENT, UN INCONNU.

L'INCONNU.

CITOYEN, je te prie
De me faire parler à Malignon. Ma vie
Dépend de lui,

CLÉMENT.

Bientôt il viendra dans ces lieux,
Et tu lui parleras.

L'INCONNU.

Je ſuis bien malheureux !
L'intérêt le plus grand auprès de lui m'amène.

CLÉMENT.

Il ne tardera pas à calmer cette peine,
Attends un ſeul moment.

L'INCONNU.

Toi, qui connais ſon cœur,
Dis-moi, comment pourrai-je obtenir ſa faveur?

CLÉMENT.

D'un pareil ſentiment je le juge incapable.
Secours à l'innocent & juſtice au coupable,
Voilà le but ſacré de ſon nouvel emploi;
Et Malignon toujours agit d'après la loi.

L'INCONNU.

C'eſt par ce ſentiment & ce langage auſtère,
Et par l'empreſſement de ſe montrer ſévère,
Qu'aujourd'hui Malignon n'eſt plus en ſureté.

CLÉMENT.

Comment? que dites-vous?

L'INCONNU.

Je dis la vérité:
D'un ſecret important je ſuis dépoſitaire.
Mais, fais que je termine au plutôt cette affaire:
Va, crois-moi, hâte l'heure où je pourrai le voir,

CLÉMENT.

Je m'en vais le chercher. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

L'INCONNU *ſeul.*

JE ſuis au déſeſpoir.
Malignon, ſi tu peux tromper mon eſpérance,
La mort va dans ce jour aſſouvir ma vengeance;
Du peuple de ces lieux tu connais peu l'eſprit,
Et de tes ennemis le nombre ſe groſſit:
Dociles à ma voix, ils t'ôteront la vie,
Et la mort va payer ta fougueuſe énergie.
C'eſt par toi que je fus ſéparé de mon fils,
C'eſt par toi qu'il combat mes fidèles amis,
Qu'entraîné par la force à la guerre funeſte,
Il ſert la liberté, que ſon père déteſte....
On vient.

SCÈNE VI.

L'INCONNU, CLÉMENT, LA cit. MALIGNON.

CLÉMENT.

C'EST ton époux que l'on cherche à frapper.

La citoyenne MALIGNON.

Qui d'un pareil complot a donc pu s'occuper?

L'INCONNU.

On s'attache au ſoutien de notre république;
On veut le perdre..

La citoyenne MALIGNON.

O ciel!

L'INCONNU.

La nouvelle est publique.

La citoyenne MALIGNON.

Et que fais mon époux?

CLÉMENT.

Il repose, je crois.

La citoyenne MALIGNON.

Un agent doit veiller pour le maintien des loix;
Dût-il à sa patrie offrir une victime,
Quand elle est en danger son sommeil est un crime.
Allez le réveiller.

(*Clément sort.*)

La citoyenne MALIGNON.

Je ne puis concevoir
Que le peuple trompé serve le désespoir
Des lâches que les loix ont forcés d'être braves:
Ah! mon époux eut tort d'épargner ces esclaves.

L'INCONNU, *à part.*

O ciel!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MALIGNON fils.

MALIGNON fils

Reçois, chère maman, le baiser du matin.
Qu'as-tu? ton œil se trouble, & ton air est chagrin!
Qu'as-tu donc?

La citoyenne MALIGNON.

Rien. Sais-tu ce devient ton père?
L'as-tu vu ce matin, réponds-moi?

MALIGNON fils.

Non, ma mère;
Mais je vais le chercher. (*Il sort.*)

La citoyenne MALIGNON.

Clément vient.

CLÉMENT.

Malignon
Dès la pointe du jour a quitté la maison.

La citoyenne MALIGNON.

Quel objet si pressant?....

CLÉMENT.

Je n'ai pu le connaître.

La citoyenne MALIGNON.

Je ne suis pas tranquille; ô ciel! où peut-il être?
Si matin quel devoir l'obligeoit de sortir?

MALIGNON.

Maman, rassure-toi, mon papa va venir.

CLÉMENT.

Oui, c'est lui qui paraît.



SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MALIGNON.

La citoyenne MALIGNON.

QUELLE preſſante affaire
T'a fait ſortir ſitôt ?

MALIGNON.

Ce n'eſt point un myſtère.
La Liberté par-tout a produit des vertus,
Ces changements ici ſont encor inconnus.
Le malheur attiédit les ames ordinaires.
Des nobles déteſtés, des prêtres ſanguinaires,
Des plaines de Jalès ſont venus en ces lieux
Pour ſe livrer, ſans crainte, aux projets odieux
Qu'ils ont fait éclater vers le château de Banne.
Ils recommenceront, ceux que la loi condamne,
A déchirer le ſein de ces triſtes pays,
Et je me vois encor entouré d'ennemis.

L'INCONNU.

Si vous n'aviez changé le ſort le plus tranquille,
Contre le vain honneur de régir une ville,
Vous ſeriez plus heureux.

MALIGNON.

Ah ! citoyen, crois-moi,
Le titre glorieux que me donne la loi,
Eſt cent fois préférable aux douceurs de la vie,
Et le premier bonheur nous vient de la patrie.
Nos ennemis communs ſe ſont ſacrifiés,
Sous un drapeau coupable ils ſe ſont ralliés,

Et des français verraient, sans en frémir de rage,
Des esclaves donner l'exemple du courage !
Non, c'est à l'homme libre à marcher le premier,
C'est lui qui pour ses loix doit se sacrifier.

L'INCONNU.

Et quel prix obtient-il d'un pareil sacrifice ?
La faveur d'un instant fait place à l'injustice,
Et le peuple, par-tout leger dans son amour,
Vous proscrit à jamais & vous chérit un jour.
Vous avez prodigué vos soins à la patrie,
Mais vous ne pouvez pas échapper à l'envie ;
Vos vertus sont des torts, franchement je le dis,
Et vous avez enfin de nombreux ennemis.

MALIGNON.

Je n'opposerai rien à leur coupable audace ;
La trame des méchants honore l'homme en place.
Être utile aux français est mon premier espoir :
Qu'importe le danger à qui fait son devoir ?

L'INCONNU.

Vous immoleriez donc vos enfants, votre femme,
A ce noble devoir qui subjugue votre ame ?
Et d'un pareil malheur qui les consolera ?

La citoyenne MALIGNON.

Ma consolation, je la trouverai là.

(*Elle montre son cœur.*)

En défendant la loi si mon époux succombe,
Les larmes des français couleront sur sa tombe.

L'INCONNU.

Les pères affligés, & leurs tristes enfants,

Nourriſſent contre toi d'affreux reſſentiments :
Tu peux, encor, tu peux modérer cette haine,
En te rendant au vœu qui près de toi m'amène.

MALIGNON.

Parle donc ?

L'INCONNU.

Te ne peux te le diſſimuler,
Le peuple, en cet inſtant, vient encor de parler.
Tu rendis à nos loix nos citoyens contraires,
En arrachant les fils à leurs malheureux pères ;
Modère, il en eſt temps, cette ſévérité,
Reſpecte la nature avec la liberté.
Si d'un tel changement tu veux donner les preuves,
Daigne en porter ſur moi les premières épreuves ;
Tu dois me préférer ſur un homme opulent,
On remarquera plus ce bienfait éclatant.
Par ton ordre mon fils marche vers la frontière ;
La loi permet à ceux qui labourent la terre
De gagner leurs foyers. Mon fils eſt laboureur,
Et tu dois.....

MALIGNON.

Je ne puis contenir ma fureur !
Tu demandes ton fils quand la gloire l'appelle !
Sous les dehors trompeurs d'un mouvement de zèle,
Tu caches ton deſſein, &, pour mieux m'engager,
Tu viens adroitement me parler de danger !
Connais-tu Malignon ? ſais-tu que ſon audace
Mépriſe la faveur & cherche la menace ?
Il veut l'inimitié des hommes tels que toi.

L'INCONNU.

Comment, mon fils ?...

MALIGNON.

Ton fils appartient à la loi.
Il eſt dans l'âge heureux où le courage brille,
Il eſt à ſon pays avant qu'à ſa famille.
Joignant adroitement le menſonge à l'erreur,
De ce fils en un jour tu fais un laboureur !
» Heureux & prompt effet des loix de la patrie,
» Qui fait chercher l'état que l'univers oublie !
Mais crois-tu me tromper? je ſais la vérité,
Je ſais, ſous les dehors de ce maſque emprunté,
Que ton fils apporta les vices de ſon père,
Et mépriſa toujours le travail de la terre.
Tremble : loin d'accéder à tes coupables vœux,
Sur toi, ſur tes pareils j'aurai toujours les yeux,
Et je dénoncerai tous ceux dont la faibleſſe,
De leurs lâches enfants ſoutiennent la molleſſe.
Que m'importe les cris d'un lâche déſeſpoir ?
Je ne vois point leur haine & je vois mon devoir.

L'INCONNU.

Il faut donc renoncer aux biens de la nature,
Oublier ſes enfants....

MALIGNON.

Traître, par cette injure,
Tu veux faire haïr nos heureux changements,
Et faire regretter les loix de nos tyrans.
Si ton fils eût déplu jadis à l'un des princes
Qui décidaient du ſort de nos triſtes provinces,
Par un ordre arbitraire, arraché de tes bras,
Tu n'aurais pu pleuré ſa honte ou ſon trépas.
La patrie aujourd'hui le déſigne & l'appelle,
Il va joindre au combat la jeuneſſe fidelle ;

Si son sang coule, eh bien, le peuple est bienfaisant.
S'il meurt dans les combats, le panthéon l'attend.
Mais brisons. Je ne puis céder à ta prière,
Tu m'offenses; la loi parle, tout doit se taire.
Laisse-moi.

L'INCONNU.

Je te quitte & conçois ton refus.
(*A part.*)
Avant peu Malignon tu n'existeras plus. (*Il sort.*)

MALIGNON.

Traître, de tes pareils je confondrai l'audace.
J'aime jusqu'aux dangers qui naissent de ma place,
Ils redoublent l'honneur de remplir son devoir;
Malignon réduira le crime au désespoir.

La citoyenne MALIGNON.

Crains les tristes effets de la haine publique,
Vois tes enfants & moi.

MALIGNON.

Je vois la République.
(*A son épouse avec tendresse.*)
Femme, qui possédez le cœur d'un magistrat,
Sachez que votre époux appartient à l'état,
Qu'il vous faut préférer la gloire à votre envie,
Qu'il faut sacrifier l'amour à la patrie.

La citoyenne MALIGNON.

O mon fils !

MALIGNON.

Les malheurs que nous avons soufferts
N'ont pu, jusqu'à ce jour, nous redonner des fers,

Le ſuccès n'a jamais protégé l'eſclavage :
Un inviſible bras ſoutient notre courage,
Et je crois, en effet, que la Divinité
Eſt le légiſlateur de notre liberté.

SCÈNE IX.

MALIGNON, la cit. MALIGNON, CLÉMENT, MALIGNON fils.

CLÉMENT.

C'EN eſt fait, Malignon, rappelle ton courage,
On ſe raſſemble.

MALIGNON.

Eh bien, je vais braver l'orage.

La citoyenne MALIGNON.

Fais reſpecter la loi par les plus ſûrs moyens,
Mais épargne toujours le ſang des citoyens.

MALIGNON.

Je ſuivrai de nos loix la ſévère vengeance.
En pardonnant au crime, on frappe l'innocence.

CLÉMENT.

Arrête, réfléchis.

MALIGNON.

C'en eſt fait, & je dois
Tout oppoſer à ceux qui violent les loix ;
L'oublier un moment c'eſt commettre un parjure :
Le ſauvage obéit aux loix de la nature.
Mais quand je réfléchis qu'un ſcélérat ou deux,
Portent à la révolte un peuple malheureux,

Je ne puis arracher, par un ordre févère,
Un époux à fa femme, un enfant à fon père;
Et j'aime mieux encor, quel que foit leur deffein,
Mourir affaffiné que vivre en affaffin.
Mais fi, par ma faibleffe, encourageant le crime,
Je jette mon pays dans un affreux abîme,
Et fi, pour épargner des hommes égarés,
Je vois ces triftes murs au défordre livrés;
Un mépris éternel fuivra cette conduite,
Ma mémoire fera méprifée & profcrite,
Et ce que j'aurai fait par fenfibilité,
Aux regards des français paraîtra lâcheté.
Ne balançons donc plus: la France me contemple,
Je veux que Malignon lui donne uu grand exemple.
Rien ne peut m'arrêter, je ne crains rien pour moi.
Il eft beau de mourir au pofte de la loi;
Et Malignon, toujours fidèle à fa patrie,
Servira le français par fa mort & fa vie.
C'en eft fait, des méchants je confondrai l'efpoir.

La citoyenne MALIGNON.

Malignon, où cours-tu?

MALIGNON.

Je cours à mon devoir.

(*Il fort. Clément le fuit.*)

La citoyenne MALIGNON.

Hélas! je vois l'abîme où l'on nous précipite;
De mon fort & du tien je ne puis voir la fuite.
Ton père trop bravé fes nombreux ennemis.
Ton frère, de fon fang a fervi fon pays,
Et tous deux, de l'honneur malheureufes victimes,

Ont fouffert des tyrans l'injuftice & les crimes.
De ton frère bleffé quel peut être le fort?
En ce jour malheureux vais-je apprendre fa mort?
Sans doute on l'abandonne aux foins d'un mercenaire.
Ah! s'il était foigné par une tendre mère,
La nature, du moins, en ce trifte malheur,
Guérirait la bleffure ouverte par l'honneur!
O mon fils! de ton fort viens confoler ta mère,
Adreffe à l'Éternel des larmes pour ton frère.
Mais on vient.

SCÈNE X.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils, CLÉMENT, UN MILITAIRE.

CLÉMENT.

UN militaire, abordant ce canton,
A parlé devant moi de ton fils, de Toulon.
Et j'ai dû l'engager à venir te redire....

La citoyenne MALIGNON.

Ah, qu'il vienne Clément.

CLÉMENT, *le préfentant.*

Le voici.

La citoyenne MALIGNON.

Je refpire.
Approche, citoyen. Tu connais donc mon fils?

LE MILITAIRE.

Nous avons combattu tous deux les ennemis.
Je l'ai vu, de Toulon graviffant la muraille,

Tomber

Tomber avec honneur ſur le champ de bataille.

La citoyenne MALIGNON.

O mon fils! Mais, pourſuis, rends le calme à mon cœur.

LE MILITAIRE.

Les féroces anglais, dans leur lâche fureur,
Nous diſputaient encor une ville ennemie,
A la cauſe des rois ſi lâchement unie;
Mais les républicains devaient être vengés,
Sous les murs de Toulon ils ſont déjà rangés.
Les hommes du midi deſertent leurs montagnes:
Ces mâles habitants de nos triſtes campagnes,
Indignés que le ſol de notre liberté,
Fût par de vils anglais ſi long-temps infeſté,
A l'amour du pays ajoutant leur vengeance,
S'arment pour ſeconder notre juſte eſpérance.
Pères de la patrie & frères du ſoldat,
Les députés du peuple ont ſuivi le combat;
Mais le fer ennemi, comme un torrent rapide,
Entraîne dans les rangs le ſoldat intrépide.
Ton fils a de ce fer le bras gauche percé,
Il était près de moi, je l'apperçois bleſſé;
Je veux le ſecourir en ce moment funeſte.
« Je ſuis bleſſé, dit-il, mais le bras droit me reſte,
» Je puis frapper encor ». Le feu dans les regards,
Il s'élance avec rage au milieu des huſſards.

La citoyenne MALIGNON.

Mon fils, tu t'es montré digne de la patrie,
Et ta gloire conſole une mère attendrie.

LE MILITAIRE.

Ton fils, percé de coups & baigné dans ſon ſang,

Au moment du combat n'a point quitté son rang,
Étouffant la douleur pour écouter la gloire;
Il ne s'est fait panser qu'après notre victoire.

SCÈNE XI.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils, LE MILITAIRE; MALIGNON, *d'un air troublé, allant à la table pour prendre son écharpe.*

La citoyenne MALIGNON.

MAIS mon époux paraît. Vois l'ami de ton fils,
Il m'apprend....

MALIGNON.

Que son bras frappa les ennemis,
Qu'il a versé son sang pour servir la patrie.
Il donne un bel exemple à l'auteur de sa vie :
Je saurai l'imiter.

LE MILITAIRE.

D'où vient cet air troublé?

MALIGNON.

Notre danger ne peut être dissimulé :
Jusqu'ici mes efforts n'ont été qu'inutiles;
Le crime s'est caché sous des dehors tranquilles.
Je sais que Dussaillant a vomi dans ces lieux
Le reste épouvanté d'un complot odieux;
Mais je le déjouerai. Viens partager mon zèle :
La liberté le veut, & le danger t'appelle.

LE MILITAIRE.

Inconnu dans ces lieux, puis-je élever la voix?

Que peut un étranger ?.....

MALIGNON.

Ah ! connais mieux tes droits.
Tu n'es point étranger dans le sein de la France.
Eh, que m'importe à moi le lieu de ta naiſſance ?
L'ami de la juſtice & de la liberté
Fait entendre par-tout ſa voix avec fierté ;
Oublions la cité qui nous donna la vie,
Les français ſont égaux, ils n'ont qu'une patrie.
Mais que nous veut Clément ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENT.

CLÉMENT.

AH, Malignon, ſuis moi,
La commune t'attend ; viens défendre la loi.
Tous ceux que les décrets demandent aux frontières,
Secondant les deſſeins de leurs coupables pères,
Parcourent, ſans rougir, cette affreuſe cité :
Viens les faire punir de cette lâcheté,
Tout le peuple t'attend.

MALIGNON.

Je vais avec courage
Arrêter les français qui ſervent l'eſclavage.
(Il va prendre ſon écharpe.)

La citoyenne MALIGNON.

Il te méconnaîtront en ce moment d'effroi :
Qu'oppoſer à la force., & quel maître ?....

MALIGNON, *couvert de son écharpe, prêt à sortir.*

La loi.

La citoyenne MALIGNON, *retenant son époux.*

Malignon, songes-tu que tu risques ta vie ?

MALIGNON.

Eh bien, j'emporterai les pleurs de la patrie.
L'image du danger ne peut me retenir,
Et l'homme de la loi pour la loi doit mourir.

(*Il sort.*)

La citoyenne MALIGNON.

Le trouble est dans mon cœur.

CLÉMENT.

Si quelque main hardie
Osait frapper en lui l'ami de la patrie,
Les défenseurs des loix, rangés auprès de lui,
Jusqu'au dernier moment lui serviraient d'appui.

La citoyenne MALIGNON.

Des ennemis du peuple habitent notre ville,
Et dans le trouble affreux de la guerre civile,
Le coup d'un assassin est promptement porté.

LE MILITAIRE.

Rassurez, croyez-moi, votre cœur agité :
Malignon des méchants confondra la colère,
Et sa gloire, avant tout, devrait vous être chère.

CLÉMENT.

Nous, marchons sur ses pas, & bientôt, en ces lieux,
Pour vous rendre la paix nous reviendrons tous deux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils.

La citoyenne Malignon.

Tout augmente ma peine & mon impatience.
Peut-être mon époux, fier de ſon innocence,
S'expoſe en ce moment au fer des aſſaſſins.
De ces vils ennemis quels ſont donc les deſſeins?
Mon époux n'a jamais mérité leur vengeance,
De tous les opprimés il a pris la défenſe.
Ciel! prends pitié des pleurs qui coulent de mes yeux!
Conſerve à mes enfants un père vertueux.
Je ſens que ſon danger redouble mà tendreſſe,
Je devais l'arrêter. Mais, quelle eſt ma faibleſſe?
Si mon époux périt en faiſant ſon devoir,
Son triomphe peut-il cauſer mon déſeſpoir?
Et dois-je, m'oppoſant à ſa digne victoire,
Préférer lâchement mon bonheur à ſa gloire?
Mais qui pourra donner, ſi mon époux n'eſt plus,
A mes triſtes enfants l'exemple des vertus?
Eh bien, dans ſon tombeau mes fils pourront deſcendre;
Ils iront tous les jours interroger ſa cendre.
Non, je ne me plains plus du ſort de mon époux;
De l'orage qui gronde il doit braver les coups.
Fuyez de mon eſprit, regrets puſillanimes;
Paraiſſez devant moi, glorieuſes victimes,
Dignes républicains, ô Beauvais, ô Charlier,
Baras & Viala, Marat & Pelletier,
Gloire du Panthéon, martyrs de la patrie!
Conſolez une épouſe, une mère attendrie,

Et chaſſez la terreur de ſon cœur agité,
Par l'amour de la gloire & de la liberté.

MALIGNON fils.

Diſſipe tes chagrins; que crains-tu pour mon père ?
Plus d'un époux déjà marcha vers la frontière.
Leurs compagnes en paix attendent leurs deſtins;
Ils courent cependant des dangers plus certains.

La citoyenne MALIGNON.

Tu m'éclaires, mon fils, eſt-ce à moi de me plaindre ?
Je parle d'un malheur que je ne dois pas craindre;
Car, bien que Malignon pour ſervir ſon pays,
Excite contre nous de nombreux ennemis,
Quand c'eſt pour ſon devoir qu'aux dangers il s'expoſe,
Tous les républicains doivent prendre ſa cauſe.

MALIGNON fils.

Oui, ſans-doute, mon père a de nombreux amis;
A ſa cauſe toujours ils reſteront unis.
Si ſon devoir l'expoſe aux dangers qui commandent,
La gloire, les ſecours & les bienfaits l'attendent.
Le chemin de l'honneur eſt ouvert ſous ſes pas,
Et les républicains ne ſont jamais ingrats.
Baras & Viala ſe ſont couvers de gloire,
Et déjà la patrie a chanté leur mémoire.
De ces jeunes enfants, morts pour la liberté,
Le nom déjà s'élève à la poſtérité.
O ma mère, apprends-moi quelle fut leur conduite;
Que ton fils la célèbre & qu'un jour il l'imite.

La citoyenne MALIGNON.

Baras, dans la Vendée, entouré d'ennemis,
Et ſeul ſur un chemin par les brigands ſurpris,

Parle, sans se troubler, à la horde ennemie,
Et peint, en traits de feu, l'amour de la patrie.
Les brigands indignés veulent l'assassiner ;
Mais un d'eux les arrête : On va te pardonner,
Jeune enfant, lui dit-il, ta grace s'est promise
Si tu deviens fidèle aux loix de notre église,
Si tu veux devant nous crier : *vive le roi!*
Baras, malgré son âge & ce tableau d'effroi,
Donne l'exemple à tous d'un courage héroïque ;
Et répond aux brigands : *vive la république !*
A ces mots, les cruels enflammés de courroux,
Lèvent leurs bras armés & le percent de coups.
Il meurt. Mais l'univers le voit & le contemple,
Jeunes républicains, qu'il vous serve d'exemple.

MALIGNON fils.

Et Viala ?

La citoyenne MALIGNON.

Déjà, le midi révolté
Contre les défenseurs de notre liberté,
Rassemblait des partis, dont la triste énergie
Augmentait tous les jours les maux de la patrie :
Aux bords de la Durance ils étaient réunis.
Il fallait, pour finir de troubler ce pays,
Passer sur l'autre rive. Une barque d'usage
Facilitait, hélas, ce funeste passage ;
Une corde soutient & guide le bateau.
Le jeune Viala, sur l'autre bord de l'eau,
Trompe de ces brigands les desseins & la rage,
Et, la hache à la main va couper le cordage.
A-peine cède-t-il à ce bouillant transport,
Que des éclairs de feu vont lui porter la mort.

Une balle l'atteint. Il meurt, & la patrie
Porte en pleurant des fleurs sur sa tombe chérie.

MALIGNON fils.

J'écoute avec transport ces preuves de valeur;
Baras & Viala sont placés dans mon cœur.
Je veux les imiter ainsi que fait mon frère....
Mais je vois s'avancer le brave militaire.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE MILITAIRE.

LE MILITAIRE.

RASSUREZ-VOUS, le peuple a connu son erreur,
Et voit dans votre époux son premier défenseur.
A suivre ses conseils maintenant il s'attache,
Et punira bientôt le traître qui se cache.

La citoyenne MALIGNON.

Comment?

LE MILITAIRE.

A la commune on s'était rassemblé,
Le peuple murmurait. Malignon a parlé.
Bientôt de son discours la brûlante énergie
Rappelle dans les cœurs l'amour de la patrie.
O mes concitoyens, rappellez-vous les temps,
Dit-il, où les partis des lâches Dussaillants,
Fit naître dans ces murs le crime & l'esclavage,
Malignon & son fils firent tête à l'orage.
Hommes pauvres, ô vous, qu'on voudrait égarer,
Voyez mieux les partis où vous devez entrer;

C'est

C'eſt de vos ennemis dont vous ſervez la cauſe ;
A vos meilleurs ſoutiens leur crime vous oppoſe.
Eh quoi? depuis quatre ans de trouble & de malheurs,
La liberté reçoit votre ſang, vos ſueurs,
Les patriotes ſeuls ont fait les ſacrifices :
D'abord, ils ont formé nos troupes protectrices,
Ils ont reçu la mort dans nos premiers combats ;
Et, quand la république a beſoin de ſoldats,
Tandis que l'égoïſte, au ſein des grandes villes,
Aurait coulé des jours coupables & tranquilles,
Les pères, les époux, placés au premier rang,
Seuls, pour la république auraient verſé leur ſang !
Ouvrez les yeux, aimez cette loi ſalutaire,
Qui nous fait ſervir tous d'une égale manière.
Le premier titre, amis, eſt celui de ſoldat :
Pourquoi vous refuſer à ce nouvel état ?
C'eſt celui qui convient ſur-tout à la jeuneſſe.
Qu'il ſupporte de maux ! mais que de gloire il laiſſe !
Un ſoldat au bivouac, dans la boue enfoncé,
Voit à le prévenir ſon pays empreſſé,
Aux ennemis du peuple il apporte la guerre,
Et ſon arme devient le timon de la terre.
Tout doit le conſoler, rien ne peut l'alarmer.
Si ſon père a beſoin des bras qu'on vient d'armer,
La patrie auſſi-tôt le déſigne & l'appelle,
Et répand ſur ſon ſort ſa bonté paternelle.
Amis, ſoyez ſoldats, & frappez les méchans
Qui retiennent les coups qu'on deſtine aux tyrans.
Tout le peuple à ces mots, applaudit, & s'écrie
Qu'il fera reſpecter les loix de la patrie.

La citoyenne MALIGNON.

Je n'attendais pas moins d'un peuple généreux.

LE MILITAIRE.

Si vous voulez, pourſuit votre époux vertueux,
Prouver que la commune, autrefois infidelle,
Retrouve en ce beau jour & ſa force & ſon zèle,
Secondez mes efforts ; que votre fermeté
Puniſſe les fauteurs, venge la liberté ;
Apprenez qu'au mépris de cette loi ſi ſage,
Qui des jeunes français réclame le courage,
Qui veut que les parents ordonnent à leurs fils
De voler à la gloire en ſervant leur pays,
Une ſeconde fois, des jeunes gens coupables
Ont porté juſqu'à nous leurs deſtins miſérables,
Vous le ſavez, dejà j'en fait arrêter :
A leurs remords bientôt je ne pus réſiſter.
Je vis dans leur jeuneſſe une aſſez forte excuſe :
A trouver tout coupable un bon cœur ſe refuſe.
Je me flattais d'ailleurs de rendre à mon pays
Des hommes égarés, par les malheurs inſtruits ;
J'ai penſé qu'on pouvait être doux ſans molleſſe :
Pardonner à l'erreur n'eſt point une faibleſſe.
Mais, de nos loix encor les mêmes ennemis,
Déjà par ma clémence aux crimes enhardis,
Déteſtant leurs drapeaux flottants ſur la frontière,
Reportent dans nos murs leur réſiſtance entière.
Dans ces vils deſerteurs ne voyez plus vos fils ;
Le lâche citoyen qui trahit ſon pays,
Qui ſe rend à la fois criminel & parjure,
A perdu tous les droits que donne la nature.
Je ſuis républicain, le poſte où je me vois,
M'ordonne de mourir pour défendre les loix.
Je remplirai mon ſort, déjà je m'y réſigne,
Et des regrets publics j'oſerai mourir digne....

Non, tu ne mourras pas, s'écrie avec transport
Le peuple, & nous allons plutôt donner la mort
A ces lâches français, déserteurs de l'armée.
Eh bien, dit votre époux, d'une voix animée,
Remplissez vos serments & songez à punir;
Le crime m'est connu, sortez, je vais agir.
Il lève, par ces mots, la séance publique,
Et répète avec nous : *vive la république.*

La citoyenne MALIGNON.

Que vous rendez le calme à mon cœur agité !

LE MILITAIRE.

Je soupçonnais le trouble où vous avait jetté
Les bruits, dès ce matin, répandus dans la ville,
Et j'ai vîte accouru pour vous rendre tranquille.

La citoyenne MALIGNON, *avec inquiétude.*

Mais d'où vient Malignon, partageant ce desir,
Vers sa famille encor tarde-t-il à venir ?

LE MILITAIRE.

Le devoir le retient.

La citoyenne MALIGNON.

La nature l'appelle,
Et je dois m'affliger de l'excès de son zèle.

LE MILITAIRE.

Ah ! ne le blamez pas : au peuple il a promis
De frapper dans ce jour ces lâches ennemis.
Il pense à s'acquitter.

La citoyenne MALIGNON *vivement.*

Ainsi donc il m'oublie !

LE MILITAIRE.

On doit tout oublier pour servir sa patrie.
Cessez de vous troubler, de craindre sur son sort,
Et quand, pour son devoir, il recevrait la mort?...

La citoyenne MALIGNON.

Cessez de me parler d'un coup aussi terrible,
Et daignez épargner une épouse sensible.
(On entend tirer plusieurs coups de fusils.)
Mais que viens-je d'entendre? O ciel, quel est ce bruit?
Un coup aussi terrible au milieu de la nuit,
En ces affreux moments! que faut-il que j'espère?
Allez & rendez-moi mon époux & son père,
Ecartez du danger des jours si précieux,
Et ramenez bientôt Malignon en ces lieux.

LE MILITAIRE.

Calmez-vous, je vais voir..... *(Il sort.)*
(Malignon fils va voir à la fenêtre.)

SCÈNE XV.

La citoyenne MALIGNON, MALIGNON fils.

La citoyenne MALIGNON.

Vous, qui troublez ma vie,
O cruels ennemis de ma chère patrie,
Qui, peut-être à l'instant, venez d'assassiner
Celui dont le courage a dû vous étonner,
C'est peu que par la mort votre crime finisse,
L'avenir doit encor vous offrir un supplice.
Le châtiment du crime est le premier tribut
Que l'Éternel devrait payer à la vertu.

MALIGNON fils *vivement, & ſortant de la fenêtre.*

Des habitants tremblants & des femmes émues
Se preſſent tour-à-tour & rempliſſent nos rues.
Au milieu de la nuit un ſi grand changement
Ne peut nous préſager qu'un triſte événement.

La citoyenne MALIGNON.

Que faire en ce moment? O trop cruelle attente!
(*Elle va à la croiſée.*)
Je vois nos citoyens, preſſés par l'épouvante,
Jetter avec effroi les yeux ſur ma maiſon.
Mon cœur eſt déchiré par un affreux ſoupçon!
Mais, je vois avancer une foule étonnée
Qui marche triſtement & paraît conſternée.
De leurs pâles flambeaux la ſiniſtre clarté
Me montre encor, ô ciel! un corps enſanglanté!...
Serait-ce mon époux? mon ame eſt déchirée....
Je vois Clément; il porte une vue égarée
Vers ces lieux.... Il accourt: que va-t-il m'annoncer?...
Preſſentiments affreux, que je dois repouſſer,
Vous ſerez éclaircis. Ah! je tremble & j'eſpère;..
Non, le peuple n'a point aſſaſſiné ſon père;
Les jours de mon époux ont été reſpectés.
Ah! viens rendre le calme à mes ſens agités,
Dis-moi ſi mon époux....

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉMENT.

CLÉMENT.

FIDÈLE à ſa patrie
Ce digne époux....,

La citoyenne MALIGNON.

Eh bien?

CLÉMENT.

Vient de perdre la vie.

» Il est assassiné.

La citoyenne MALIGNON *tombe dans un fauteuil.*

» Ciel! mon époux est mort.

CLÉMENT.

Les français avec vous pleureront sur son sort.

La citoyenne MALIGNON.

(*A son fils.*)

Je n'ai donc plus d'époux! Et tu n'as plus de père!

(*A Clément.*)

Mais apprends-moi du moins quel monstre sanguinaire,
Esclave criminel d'un complot inhumain,
Dans son sang vertueux a pu tremper la main.

CLÉMENT.

A-peine lévions-nous la séance publique,
Où, défenseurs des loix & de la république,
Ton courageux époux, remplissant notre espoir,
Inspirait à-chacun l'honneur & le devoir,
Ferme comme la loi, sensible comme un père,
Il jettait dans les cœurs la force & la lumière.
Il sort de la commune; il était empressé
De rapporter le calme à ce cœur oppressé,
De finir son travail & ton impatience.
Comme il était sans crime, il sort sans défiance.

Les acteurs disent les vers guillemétés ensemble.

Il marche ſeul. Bientôt.... ô coupable deſſein!
Il tombe ſous les coups d'un féroce aſſaſſin.
A ce bruit, chacun ſort, & le déſordre augmente,
Lorſque nous découvrons une trace ſanglante;
Tout le peuple la ſuit avec émotion,
Et découvre bientôt le corps de Malignon.
Vous peindrai-je les cris de la foule attendrie,
En voyant dans ſon ſang l'ami de la patrie!
Non, ce récit affreux eſt au-deſſus de moi.
Le peuple s'écriait: il eſt mort pour la loi.
Et bientôt, en pleurant, la foule épouvantée
Baiſait avec reſpect l'écharpe enſanglantée.

MALIGNON fils.

Ah, maman! pour ſa vie on n'a donc plus d'eſpoir,

CLÉMENT.

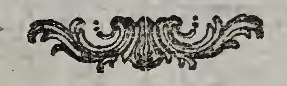
A ſes derniers moments il deſirait vous voir.
J'ai redouté pour vous ce ſpectacle terrible.

La citoyenne MALIGNON.

C'eſt le dernier devoir auquel je ſois ſenſible.
Clément, je veux le voir.

CLÉMENT.

On l'amène à vos yeux.



SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MILITAIRE ; MALIGNON *porté par le peuple sur un brancard. Son écharpe est teinte de sang.*

La citoyenne MALIGNON.

CHER époux, quoi, la mort a donc fermé tes yeux !

MALIGNON, *d'une voix mourante.*

On enviera mon sort plutôt que de le craindre.
Qui meurt pour son pays est-il jamais à plaindre ?

La citoyenne MALIGNON.

Tu viens ; pour le servir, de répandre ton sang,
Et ton dernier soupir m'appartient maintenant.
O cher époux ! avant de finir ta carrière,
Parle ; je remplirai ta volonté dernière.

MALIGNON.

Je veux que cet enfant défende ses foyers.
Qu'il serve son pays.

MALIGNON fils.

Je le jure à tes pieds.

La citoyenne MALIGNON.

Pour lui rendre à jamais cette vertu plus chère,
Je lui dirai sans-cesse : imitez votre père.

MALIGNON, *à son fils.*

Si des français, un jour, tu mérites le choix,
Penses à ton père, & meurs en défendant les loix.
Si tu vas au combat, suis ton généreux frère,

Prouve